

peu, et il ne parlait pas du tout. Voilà, petit éditeur, le fin de tout ce qui a été passé, avec un tel gouverneur, muni de telles instructions et d'un tel caractère, les choses devaient aller comme elles vont.

— Devin, bon devin, dites-moi bien vite comment tout cela finira ?

— Halte-là, mon petit, ça dépend des circonstances ; tout sorcier que je suis je n'aime à prédire les choses que lorsqu'elles sont arrivées. C'est beaucoup plus sûr, surtout à l'égard de ce Canada qui semble s'appliquer à renverser toutes les prophéties. Je me bornerai pourtant à vous souffler à l'oreille que vous avez une superbe bulle en main. Si les canadiens se tiennent serrés, tout ira pour le mieux, mais s'ils ouvrent leurs rangs l'ennemi s'y fourrera et vous n'aurez pas besoin d'un magicien pour vous dire comment ça finira.

— Devin, bon devin, dites-moi maintenant ce que vous pensez du gouverneur en chef, de ce Wakefield à qui l'on attribue tout le bien et tout le mal qui s'est fait depuis quelque temps ?

— Hein ! je n'ose. Entre charlatans il faut du moins avoir certaine courtoisie et ne pas se démasquer mutuellement ; d'ailleurs sorters contre sorciers ne font pas dit-on fameuses affaires. Pourtant, comme celui-là n'aurait pas grand'égard pour moi si je me trouvais sur son chemin, je vous donnerai sur lui quelques insinuations dont vous ferez ce qu'il vous plaira. En parlant de Metcalfe, je vous ai dit qu'il était consciencieux, mais peu rusé, on peut peindre Wakefield en retournant le tableau. Ce portrait, fait d'un coup de crayon, est d'une ressemblance parfaite ; aussi je n'ai pas plus loin pour le moment.

— Devin, bon devin, que pensez-vous de nos ministres ?

— Ce que vous en pensez vous-même. J'ajouterai par exemple qu'ils sont, eux, trop honnêtes pour le monde diplomatique où ils se sont lancés. On dit qu'il faut hurler avec les loups ; il faut donc rusier avec les renards et je crois qu'ils auraient pu jouer à tous ces finassiers qui viennent exprès d'Europe pour les empaumer, eux et le pays, quelques bons petits tours qui n'auraient pas nuï à leur cause.

— Halte-là, monsieur l'ambassadeur du sombre empire, gardez ces maximes pour vos collègues ; le peuple n'en a pas besoin et n'en veut pas. Il veut aller en tout ouvertement et franchement.

— Eh bien ! alors que le peuple ne se plaigne pas s'il est roulé, foulé, bousculé. Depuis que les peuples ont senti leur force, les tyrans ont vu qu'il fallait gouverner par la ruse : la diplomatie mène aujourd'hui par le nez les nations, qu'on conduisait jadis à coup de fouet. Les moyens sont changés ; mais les fins sont les mêmes.

— Faute de beaucoup je dois me contenter de peu. De même qu'on ne fait pas boire à qui n'a soif on ne fait parler savant qui ne veut rien dire. Mais je vous prie, maître satanas, donnez-moi votre idée sur la politique que nous voyons tourbillonner autour de nous.

— Ah ! tu me demandes beaucoup, mon curieux ; tu penses que j'y vois quelque chose tandis que les plus madrés n'y comprennent goutte. Néanmoins je vais tâcher de débrouiller pour toi ce grand embrouillamini. Procedons par ordre.

1^o. Comme je te l'ai dit d'abord, le gouverneur Metcalfe a été envoyé d'Angleterre pour défaire ce que Bagot avait fait. Voilà ce qu'il y a de plus clair dans cette obscure affaire. Il ne savait trop comment s'y prendre et il l'aurait abandonné la besogne s'il n'avait eu, pour l'aider, son collègue, le gouverneur Wakefield.

2^o. Celui-ci qui est ici en deux capacités, pour son propre compte et pour celui de l'Angleterre, voulait signaler sur tout le monde. Disons de suite que son but était de gagner de l'argent et de la réputation, parce qu'il avait besoin de ces